

Jeu

Au creux de l'oreille : *Tonalités* du Théâtre Pluriel

Patricia Belzil

Relève, héritage et renouveau
Numéro 77, 1995

URI : id.erudit.org/iderudit/27652ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN 0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belzil, P. (1995). Au creux de l'oreille : *Tonalités* du Théâtre Pluriel. *Jeu*, (77), 126–129.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Au creux de l'oreille

Tonalités du Théâtre Pluriel

Chez Cassandre. Sur la
photo : Danielle Proulx.
Photo : Michel Laprise.

Les quatre coups de *Tonalités*

Deux univers scéniques, deux publics. Il suffit de la sonnerie du téléphone, d'une voix au bout du fil pour qu'ils se rejoignent, et que se déploie l'imagination. Quiconque a assisté au spectacle du Théâtre Pluriel vous dira les plaisirs multiples que procurait l'expérience : l'écoute téléphonique en même temps que le personnage ; les tentatives pour deviner qui se cachait derrière la voix mystérieuse, les regards malicieux ou curieux que nous jette le public que nous croisons en nous rendant, à l'entracte, à l'autre salle de spectacle, car il a vu ce que nous verrons et verra ce que nous avons vu ; la découverte de l'autre univers avec la reprise de la pièce ; et la magie du théâtre, quand les deux univers sont réunis par la mémoire du spectateur...

Le Théâtre Pluriel porte bien son nom, qui multiplie l'espace, déjoue le temps en le rejouant pour révéler une autre face de la réalité, une autre vérité. « Connaître, c'est un bien grand mot... », murmure Cassandre à l'oreille de Jean, à partir de quand on connaît vraiment quelqu'un ?¹ » Par son propos aussi bien que par le concept théâtral qu'il explore, *Tonalités* offre une fascinante réflexion sur l'essence de l'être, l'identité, l'invisible et l'apparence. Jean, abattu par de vaines recherches d'emploi, se perçoit comme une nullité sociale ; avec Cassandre, dont il a composé le numéro par erreur, il peut s'évader de



1. Les citations sont tirées du tapuscrit de *Tonalités*, que l'auteur, Jérôme Labbé, a bien voulu nous prêter.

la prison de son quotidien, du regard de suspicion et de blâme que porte sur lui sa femme Christine. Condamnée par un cancer, Cassandre s'est réfugiée dans un loft pour peindre et mourir seule ; Renaud, un jeune *pusher* qui fuit la police, s'introduit chez elle, devient son ami et reste à ses côtés jusqu'à la fin. Au près de l'homme désespéré qui lui téléphone, Cassandre peut oublier sa propre souffrance, puisque c'est le seul à qui elle peut encore cacher qu'elle va mourir.

Texte de Jérôme Labbé. Idée originale et mise en scène : Michel Laprise ; assistance à la mise en scène et régie au Théâtre de la Bibliothèque : Diane Fortin ; décor et costumes au Théâtre de la Bibliothèque : Normand Hamel ; décor et costumes à l'Union française : Charlotte Rouleau ; éclairages : Guy Simard ; musique originale : Catherine Gadouas ; voix : Monique Richard ; direction de production et direction technique au Théâtre de la Bibliothèque : Carole Caouette ; direction technique et régie à l'Union française : Serge Caron. Avec Robin Aubert (Renaud), Normand D'Amour (Jean), Danielle Proulx (Cassandre) et Marie-Hélène Thibault (Christine). Production du Théâtre Pluriel, présentée au Théâtre de la Bibliothèque et à l'Union française du 10 au 28 octobre 1995.

Cette version de *Tonalités* constitue une étape de l'exploration d'un concept théâtral fécond, qui a germé dans l'esprit de Michel Laprise. Loin de subordonner le dramatique à la technique, le directeur artistique du Théâtre Pluriel poursuit ainsi, avec les auteurs qu'il s'associe, une recherche sur les thèmes de l'identité, de l'isolement et des relations interpersonnelles à l'ère des télécommunications. En mai 1994, il présente en laboratoire public quatre courtes pièces explorant les lignes de rencontre téléphoniques. Pour la version que l'on a pu voir l'automne dernier, le metteur en scène fait appel à Jérôme Labbé, qui avait signé avec Chantal Cadieux l'une des versions-laboratoires, « Manon et Olivier² ». En novembre 1994, le nouveau texte fait l'objet d'une lecture à l'occasion des 20 jours du théâtre à risque, donnant le loisir à Labbé et à Laprise de le mettre à l'épreuve de la représentation (c'est ainsi qu'une scène entre Renaud et son avocat sera éliminée pour la création). Dès lors, la production se met en branle : les lieux théâtraux — le Théâtre de la Bibliothèque et la salle de bal de l'Union française —

sont dénichés ; on demande à deux scénographes, Charlotte Rouleau et Normand Hamel, de créer les espaces de Jean et de Cassandre, afin que la distinction soit nette entre les deux univers ; toujours dans le but de préserver l'autonomie de chaque pièce et pour que le jeu rende avec vérité l'attrait de l'inconnu éprouvé par les personnages, les comédiens ne répètent pas ensemble : aussi Jean/Normand D'Amour ignorera-t-il dans quel environnement vit Cassandre/Danielle Proulx...

Le spectacle a été présenté en octobre 1995 ; il a connu, à mon avis, trop peu de représentations, car il a séduit tous ceux qui l'ont vu et à qui j'en ai parlé. Mais les coups de *Tonalités* vont retentir à nouveau, puisque la Nouvelle Compagnie Théâtrale accueillera en résidence Michel Laprise la saison prochaine ; il y préparera avec deux auteurs une autre version, qui sera donnée en « Scène intime » en 1997-1998.

Espaces pluriels

J'avais assisté à la lecture du texte de Jérôme Labbé aux 20 jours du théâtre à risque³. J'avais été frappée alors par le contraste abrupt entre l'univers de Jean et celui de Cassandre, entre l'*atmosphère* même qui régnait chez l'un et chez l'autre. Au sein du couple de Jean et Christine, l'air semble manquer ; Christine suffoque de jalousie,

2. Ce laboratoire public a été présenté ensuite aux 20 jours du théâtre à risque en novembre 1994. Voir mon compte rendu dans « Entre quat'yeux », *Jeu* 75, 1995.2, p. 14-16.

3. Voir mon compte rendu de cette lecture dans « Entre quat'yeux », *art. cit.*, p. 19-21. Le personnage de Jean s'appelait alors Sébastien.

Jean étouffe. Chez Cassandre, au contraire, malgré l'agonie imminente de l'artiste — un souffle va s'évanouir —, l'air circule librement, chacun respecte l'espace intime de l'autre. Les appels téléphoniques, grâce auxquels se rejoignent les deux univers dramatiques, m'étaient apparus comme des bouffées d'air, une fenêtre ouverte sur l'imaginaire, sur l'invisible et l'ailleurs ; la voix inconnue, la respiration au bout du fil semblaient insuffler la vie au personnage devant moi ; un vent doux circulait entre ces deux mondes où la mort menace, entre ces deux êtres cherchant l'évasion et l'oubli.

Le spectacle, avec ses deux magnifiques décors, soulignait fort bien cette métaphore aérienne. À l'Union française, l'espace conjugal de Jean et Christine était comprimé dans une petite maison sur rails, qui avançait vers le public comme si une caméra « zoomait » pour percer l'intimité des habitants. D'abord fermée, telle une petite boîte (ainsi que peuvent nous apparaître les domiciles des banlieues-dortoirs), cette maison ne laissait apercevoir les protagonistes qu'à travers les fenêtres ou les lamelles du store vénitien qui constituait le mur frontal ; après la répétition, sur différents tons (agressif, dépité, etc.), de la scène initiale où Jean rentre chez lui après une entrevue inutile avec un employeur — répétition qui nous communiquait d'entrée de jeu la lassitude du personnage —, le store était levé, le quatrième mur s'effaçait, pour ainsi dire. Pour loger Cassandre, le scénographe a modifié le moins possible le Théâtre de la Bibliothèque ; ainsi, l'aire de jeu n'était pas limitée, mais occupait tout le lieu théâtral ; le vaste loft de l'artiste constituait une belle utilisation de cette salle, avec l'ajout d'un plafond incliné où s'étendait la fresque à laquelle travaille Cassandre, dont les couleurs et les formes stratifiées pouvaient évoquer la voûte céleste. Meublé d'un escabeau, d'un lit, d'un téléphone bien sûr, cet espace évoquait l'ouverture ; Renaud, d'ailleurs, s'introduisait chez la jeune femme par la fenêtre de la salle du Théâtre de la Bibliothèque.

D'un côté, la petite maison enfermait les personnages, les plaçant sans répit l'un face à l'autre, malgré leur répulsion ; cette proximité physique illustrait bien le cul-de-sac dans lequel ils se trouvaient, incapables de prendre le moindre recul pour régler leurs problèmes conjugaux. De l'autre, au contraire, dans l'espace vaste où évoluaient Cassandre et Renaud, à l'image du respect de l'intimité qui prévalait entre eux, les rapprochements étaient désirés — et, dès lors, l'intensité, la beauté des étreintes s'en voyaient accrues.

De vive voix

Cassandre a accepté de mourir. L'appel de Jean lui apporte un sursis, une fuite hors du réel qu'elle n'avait pas d'abord souhaitée mais dont elle goûte le plaisir : aux yeux de tous, aux yeux de Renaud et aux siens, elle va mourir, elle s'éteint ; aux yeux aveugles de Jean, non seulement elle vit, elle *est* la vie, elle la transfuse avec le réconfort et le rêve des fables qu'elle lui raconte. Pourtant, en établissant une relation en quelque sorte incorporelle avec Jean, ne se rapproche-t-elle pas de l'état de mort ? (Jean le pressent peut-être, qui tente de percer le secret de cette voix apaisante et déclare : « J'ai deviné, vous êtes un ange ! ») Jérôme Labbé a cerné avec acuité l'émotion de ce personnage qui approche de la mort et se dégage peu à peu des repères matériels ou



Chez Christine et Jean.
Sur la photo : Normand
D'Amour et Marie-
Hélène Thibault.
Photo : Michel Laprise.

Christine semble mesquin, sa mort plus destructrice ; ne voulait-elle pas, d'ailleurs, donner la vie mais en menaçant de la détruire ? En effet, elle avait fait chanter Jean en lui disant qu'elle se suiciderait au neuvième mois de sa grossesse. Au sein de ce couple, du reste, tout est affaire de contrat. « C'est donnant-donnant », déclare Jean : s'il accepte un travail qu'il juge avilissant pour faire plaisir à sa femme, elle doit en retour voir un psychologue ; de son côté, elle exige qu'il téléphone à sa « maîtresse » pour rompre avant de lui montrer le résultat positif de son test de grossesse.

Ces personnages qui se livrent cette lutte âpre étaient admirablement interprétés par Marie-Hélène Thibault, poignante dans les moments où vacille l'équilibre mental de la jeune femme, et Normand D'Amour, dont on percevait chaque émotion comme s'il s'agissait d'un vieil ami. Chez Cassandra, l'interprétation était tout aussi réussie. Danielle Proulx campait avec beaucoup de finesse cette femme à la fois paisible et vulnérable ; sa voix enveloppante envoûtait le spectateur, aussi séduit que Jean. Dans la tendresse rude et l'attitude de petit animal farouche de Renaud, Robin Aubert a trouvé un rôle sur mesure, qu'il a su rendre attachant et généreux.

Entre les personnages et les spectateurs, un rapport vraiment privilégié s'était installé : l'intimité, établie grâce aux voix qui nous parlaient au creux de l'oreille, persistait entre les appels. Comment dire ? Nous étions aussitôt branchés, unis par un fil invisible à l'intériorité de Jean et de Cassandra, dont nous partagions la complicité secrète avec l'autre. C'est ce qui s'appelle une réussite. Dénotant une sensibilité aigüe dans le texte comme dans le jeu et la mise en scène, ce spectacle était marqué par la fraîcheur, et, déjà, par la maturité. ◆

sociaux factices : l'œuvre qu'elle peint est vouée à la disparition, car l'immeuble où elle s'est réfugiée sera démoli ; mais chez ceux qu'elle a connus, son souvenir — l'essence — restera. Elle dira : « C'est pas très important ce que l'on fait. C'est vraiment pas important... C'est ce que l'on est qui compte. » Entre Cassandra et Jean, entre elle et Renaud, le geste d'aller vers l'autre pour le reconforter est gratuit, libre. C'est pourquoi sans doute il perdure, à travers Renaud qui poursuivra la mission de Cassandra auprès de Jean. Par opposition, le suicide de